



HAL
open science

Nouveau rapport de fouilles sur le site de Santa Reparata de Florence : note sur le second volume de "The Florence Duomo Project"

Mathieu Beaud

► To cite this version:

Mathieu Beaud. Nouveau rapport de fouilles sur le site de Santa Reparata de Florence : note sur le second volume de "The Florence Duomo Project" : Compte rendu : TOKER Franklin, Archaeological Campaigns below the Florence Duomo and Baptistery, 1895-1980, Turnhout/Londres, H. Miller publishers, 2013 (The Florence Duomo Project, volume 2). 536 p., 591 b/w ill. + 124 colour ill., 220 x 280 mm, 2013 ; ISBN : 978-1-905375-52-3, Languages : English. Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre, 2013, 19.1, pp.ISBN : 978-1-905375-52-3. 10.4000/cem.13865 . hal-02660853

HAL Id: hal-02660853

<https://hal.science/hal-02660853>

Submitted on 30 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NoDerivatives 4.0 International License



Nouveau rapport de fouilles sur le site de Santa Reparata de Florence : note sur le second volume de *The Florence Duomo Project*

TOKER Franklin, *Archaeological Campaigns below the Florence Duomo and Baptistry, 1895-1980*, Turnhout/Londres, H. Miller publishers, 2013 (*The Florence Duomo Project*, volume 2). 536 p., 591 b/w ill. + 124 colour ill., 220 x 280 mm, 2013 ; ISBN : 978-1-905375-52-3, Languages : English, EUR 175,00 excl. tax.

Mathieu Beaud



Publisher

Centre d'études médiévales Saint-Germain
d'Auxerre

Electronic version

URL: <http://cem.revues.org/13865>

DOI: 10.4000/cem.13865

ISSN: 1954-3093

Electronic reference

Mathieu Beaud, « Nouveau rapport de fouilles sur le site de Santa Reparata de Florence : note sur le second volume de *The Florence Duomo Project* », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [Online], 19.1 | 2015, Online since 11 June 2015, connection on 02 October 2016. URL : <http://cem.revues.org/13865> ; DOI : 10.4000/cem.13865

This text was automatically generated on 2 octobre 2016.



Les contenus du *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre (BUCEMA)* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Nouveau rapport de fouilles sur le site de Santa Reparata de Florence : note sur le second volume de *The Florence Duomo Project*

TOKER Franklin, *Archaeological Campaigns below the Florence Duomo and Baptistery, 1895-1980*, Turnhout/Londres, H. Miller publishers, 2013 (*The Florence Duomo Project*, volume 2). 536 p., 591 b/w ill. + 124 colour ill., 220 x 280 mm, 2013 ; ISBN : 978-1-905375-52-3, Languages : English, EUR 175,00 excl. tax.

Mathieu Beaud

- 1 En 2013 est paru le second volume de *The Florence Duomo Project*, ample projet éditorial mené par l'auteur canadien Franklin Toker [F. T.], professeur d'histoire urbaine, d'histoire médiévale et d'architecture américaine à l'université de Pittsburgh. La série, prévue comme un rapport des fouilles menées sur le site de l'ancienne cathédrale Santa Reparata [S. R.] – auxquelles il prit part comme consultant dès 1969 avant d'en prendre la direction de 1970 à 1980 – deviendra à son terme la somme exhaustive de nos connaissances sur le complexe antérieur à Santa Maria del



Fiore [S. M. F.], le baptistère San Giovanni et sur l'élévation du *Duomo* actuel. La tétralogie en cours de publication est conçue par l'auteur en diptyque : le premier volet, composé du premier volume paru en 2009 sous le titre *On Holy Ground : Liturgy, Architecture, and*

Urbanism in the Cathedral and in the Streets of Medieval Florence, et du présent volume, réunit l'ensemble des données disponibles pour l'étude du site. L'analyse des connexions entre S. R. et son baptistère, ainsi que son intégration dans l'histoire de l'architecture chrétienne médiévale, viendra dans les deux prochains volumes du second volet respectivement intitulés *Reconstructing the Cathedral and Baptistery of Florence in Late Antiquity and the Middle Ages* (dont la parution est imminente) et *When Stones Speak: The Florence Cathedral Excavation Results in the Light of History*. La finalisation du projet, prévue par l'éditeur pour 2016, apportera ainsi la révision des connaissances sur l'histoire sociopolitique florentine depuis la première occupation romaine jusqu'à l'élévation du *Duomo*.

- 2 En 2009, le premier volume marquait significativement la recherche sur la ville médiévale italienne. Il proposait alors de répondre à une simple question : que saurions-nous de la légendaire cathédrale S. R. si celle-ci n'eût jamais fait l'objet de fouilles archéologiques ? S'en suivait une synthèse exhaustive des sources relatives à la première cathédrale florentine, qu'elles soient médiévales, modernes ou contemporaines, ou qu'il s'agisse de documents écrits – chroniques, textes liturgiques, documents marchands, actes juridiques, législatifs –, iconographiques et graphiques (du XIV^e au XVII^e siècle). La reconstitution s'orientait alors surtout vers la fonction du complexe, son implantation dans le tissu urbain et son usage rituel – l'organisation de l'office de la cathédrale, des processions, de leur parcours et de leur financement – en se fondant principalement sur deux sources liturgiques : le *Ritus in ecclesia sevandi* (1180-1190) et les *Mores et consuetudines canonice florentine* (1230) pour la première fois édités dans les deux derniers chapitres ¹.
- 3 À cette première étude « naturaliste » succède, dans ce second volume, la « dissection » de l'objet d'étude conçu comme le rapport complet des prospections archéologiques successives menées sur le site. Fruit d'un travail collectif international – plus de quarante auteurs – sur près de quinze ans, l'ouvrage se compose de trois parties. La première, sous la plume de F. T., est la synthèse des mises à jour de structures architecturales sur le site – le baptistère, S. R. et, par prolongement, celles de S. M. F. La seconde constitue le catalogue raisonné des artefacts découverts, accompagné d'analyses de nombreux spécialistes en anthropologie, épigraphie, céramique, numismatique et en histoire de l'art. Une présentation ample du matériel exhumé y est proposée avec une précision remarquable, mais, ne pouvant prétendre à l'exhaustivité – plus de 17 500 artefacts sont conservés et classés dans les réserves de la *Soprintendenza*, auxquels s'ajoutent 10 000 clichés noir et blanc pris sur le chantier de 1969 à 2010 –, le catalogue sera prochainement amplifié en version numérique sur le site internet de l'auteur ². La dernière partie recense, enfin, dans tous les détails, les techniques scientifiques variées et novatrices utilisées sur le matériel archéologique ainsi que la pertinence ou non des résultats.
- 4 Le livre se conçoit donc comme une « encyclopédie virtuelle » de S. R. et atteint pleinement son objectif en présentant, outre les résultats acquis, plus d'une centaine de plans, une centaine de clichés couleurs, plus de 350 clichés noir et blanc et une vingtaine de tableaux et graphiques. L'abondance documentaire ne dissuadera cependant pas le lecteur d'avoir entre les mains moins un rapport de fouille, aussi fourni et exhaustif soit-il, qu'un livre d'archéologie historique mûrement réfléchi, abouti et autonome au sein de la série, tout comme l'était le premier volume. Toute structure architecturale (du bâti présent et passé), tout indice du travail humain sur la zone, tout artefact, production picturale, document iconographique ou textuel, se fait pièce de l'enquête.

- 5 La lecture des parties II et III, denses et techniques, se fera selon les intérêts du lecteur. Par conséquent, il sera ici principalement fait état de la première partie relative aux prospections archéologiques du site de 1969 à 1980 (l'œuvre d'une vie). Le texte intègre fort à propos, comme un point de recherche essentiel, le rappel des fouilles précédemment engagées par divers protagonistes : celles du XIX^e siècle, dont le projet était de découvrir les structures de la cité antique ; celles des premières décennies du XX^e siècle, éclairées d'un intérêt nouveau pour l'architecture médiévale toscane ; travail historiographique remontant avec la même pertinence aux fouilles « hagiographiques » menées dès le XIV^e siècle pour retrouver les reliques de San Zanobi, évêque originel de la cité.

Fouilles dans le baptistère

- 6 Le dossier archéologique du baptistère San Giovanni est repris en début de chapitre, entreprise peu aisée puisque les débats académiques en faisaient fluctuer la datation entre le tardo-antique et la Renaissance. Plusieurs érudits locaux avaient envisagé de bonne heure certaines structures antiques antérieures au monument et au complexe cathédral, spéculations qui furent suivies de fouilles dès 1887, officialisées en 1895. Celles-ci permirent de concevoir une stratigraphie et une chronologie de l'occupation du plan du baptistère, confirmées et précisées par les excavations de 1970-1973, alors que l'auteur dirigeait celles de la nef du *Duomo*. Plusieurs réponses définitives sont apportées. La datation de l'édifice d'abord : le baptistère repose bien sur les fondations d'une villa romaine mise à jour en 1897 – sa mosaïque de pavement du premier siècle, son *impluvium* et un sarcophage. L'ouverture du sol entre 1912 et 1915 confirme une occupation romaine durable jusqu'au IV^e siècle (par datation des monnaies). La découverte d'une piscine indéterminée (sans doute ornementale) prouve l'usage domestique prolongé du site alors que celle d'une imposante meule en basalte plus tardive indique la conversion du monument en moulin à grain. Deux tombes, datées du VIII^e siècle, signalent enfin que la zone, devenue nécropole, n'a pu accueillir les premières fondations de San Giovanni avant cette période. Telles sont les conclusions d'Edoardo Galli (1916-1918) reprises par F. T., pour qui il ne fait pas de doute que l'élévation du baptistère est d'époque romane, le monument lui apparaissant clairement comme l'auxiliaire de S. R. et non celui de S. M. F., tel qu'il semble l'être aujourd'hui. Dans ce dossier archéologique, deux détails des fouilles de Galli trouveront leur interprétation dans le prochain volume : le dédoublement de la fondation du baptistère et l'imposante structure octogonale au centre du monument affleurant le pavement actuel – sous la cuve et son écran de pierre dont elle épouse les contours.
- 7 Les fouilles de 1971-1973, engagées par la *Soprintendenza per i Beni Archeologici della Toscana* entre la porte orientale du baptistère et la façade occidentale du *Duomo*, complètent ces premiers résultats pour certifier l'édification d'un complexe cathédral cohérent dès le XI^e siècle. Dans cette zone, les archéologues travaillent au cœur d'une nécropole en usage depuis avant l'an Mil – comme le prouvaient les deux tombes du VIII^e siècle – jusqu'au XIV^e siècle, dont une partie était circonscrite dans ce que les documents nomment l'*Atrium* – dans les *Ritus in ecclesia servandi* utilisés dans le volume 1. L'utilisation funéraire intensive de ce lieu, qui força la république de Florence à produire sans succès à partir de 1290 des interdits de sépulture entre le baptistère et S. R., laissa une marque suffisamment durable dans les esprits pour que la porte orientale de San Giovanni soit surnommée « *Porta del*

Paradisio », invalidant, dans les faits, la légende introduite par Giorgio Vasari, exaltant la beauté des vantaux de bronze produits par Lorenzo Ghiberti.

- 8 Sur cette même zone, trois découvertes relatives à la S. R. « romane » viennent étayer les hypothèses avancées dans le premier volume sur la base d'un double matériau, textuel et iconographique. Des bases de colonnes retrouvées à 12 m de l'actuelle façade du *Duomo* confirment que l'édifice était précédé d'un porche jusqu'à la fin du XIII^e siècle (aux alentours de 1294), semblable à celui de la cathédrale de Pistoia. Dans le premier volume, l'auteur réunissait les preuves iconographiques de la structure dans la peinture florentine (p. 20-24) : le panorama urbain de la *Madonna della Misericordia* (oratoire de Bigallo, ca. 1342) ; les fresques de la légende des *Tre Compagni* (ca. 1380), autrefois dans le premier cloître de Santa Croce ; la prédelle de l'*Adoration des Mages* de Gentile da Fabriano, sur le panneau de la *Présentation au temple*. Ces témoignages iconographiques rappellent par ailleurs l'érection devant la porte orientale du baptistère des colonnes de porphyre, offertes par Pise aux Florentins en 1117, transférées entre 1425 et 1429 sur les ébrasements de la *Porta del Paradisio* suite aux inondations survenues durant la même période. Les bases de ces colonnes furent exhumées à 5 m à l'est du baptistère, là où les avait peintes Giovanni Toscani vers 1429, sur une portion de fresques conservée au *Museo Nazionale del Bargello*.
- 9 Dans cette même zone, outre les structures architecturales, ce sont les traces du chantier médiéval qui viennent confirmer l'érection de S. R. entre le XI^e et le XII^e siècle : deux fosses à mortier, mises à jour à 10 m à l'ouest de la façade du *Duomo*, donnent une datation au carbone 14 comprise entre 1044-1102 pour une fourchette restreinte et 1020-1272 pour une datation étendue.

Du *Duomo* à Santa Reparata

- 10 Les fouilles de San Giovanni proposent ainsi une première chronologie de l'occupation du site et une première structure du complexe cathédral avant que l'imposante S. M. F. ne vienne, en grande partie, le recouvrir et en remanier l'apparence. L'ouvrage fait pour cela un premier point sur ce que les recherches archéologiques sur S. R. nous apprennent du chantier du *Duomo*. La documentation « extérieure » est la première mobilisée : la peinture florentine évoquée plus haut et les relevés graphiques plus tardifs, notamment un dessin attribué à Alessandro Nani, d'après Bernardino Poccetti, qui rappelle l'apparence du placage de marbre de la façade de S. M. F. avant sa déposition en 1587. Quelques données textuelles viennent également éclairer soixante ans de silence dans une documentation relativement fournie pour le chantier (1293-1353 et 1358-1362). Un texte d'exemption d'impôt à vie pour l'architecte Arnolfo di Cambio par la république de Florence (1^{er} avril 1300) évoque, par exemple, le commencement des travaux, alors qu'une inscription gravée sur le mur latéral sud, près de la façade, donne la date de 1310 et commémore les *Laudesi*, confrérie encore en place à ce moment dans S. R.
- 11 L'histoire d'une construction étant dans ce cas celle d'une destruction, le questionnement s'oriente vers la relation qu'entretiennent les deux édifices : dans quelle mesure le plan de S. R. induit-il celui composé par Arnolfo di Cambio ? Le positionnement de ce dernier résulte d'un nouveau plan d'urbanisme destiné à aérer la place pour faciliter la circulation entre les bourgs nord et sud et vers le *Palazzo Vecchio* en construction depuis 1298. La nécropole est alors éclaircie, le niveau du pavement abaissé et la nouvelle façade

repoussée vers l'est – au niveau de la première travée de S. R. Les excavations dans la partie occidentale apportent d'autres données sur trois points, jusqu'à présent problématiques, concernant le *Duomo* : le *Campanile* de Giotto, le pavement de sol directement lié aux fouilles menées dans la nef et, surtout, le placage en marbre de la nouvelle façade. Les fouilles des années 1970 approfondissent particulièrement ce dernier point. Dans la couche de terre tassée venue remplir l'empreinte en vue de la pose du nouveau pavement (aux alentours de 1296), soixante-six fragments de l'ancien placage ont été retrouvés, réemployés en tout-venant dans la partie ouest du sol actuel. Ceux-ci viennent s'ajouter à la douzaine de pièces déjà conservées au musée de l'*Opera del Duomo*. Dans la troisième partie de l'ouvrage, G. Tigler, E. Neri Lusanna et A. Chiti proposent une analyse archéologique et stylistique détaillée de tout ce matériau (p. 401-422) pour conclure qu'Arnolfo fut, non seulement l'architecte du *Duomo*, mais également le maître d'œuvre de sa façade.

Santa Reparata

- 12 Hormis ces conclusions succinctes sur S. M. F., c'est vers S. R. que le point de vue se recentre rapidement. Il est d'abord fait état des fouilles informelles menées sur l'ancienne cathédrale, qui rendent compte de l'effacement étonnamment rapide de l'édifice et de son mystérieux saint patron des consciences. L'entreprise historiographique s'apparente ainsi à un sondage dans la mémoire florentine. Le constat est simple : l'intérêt des premiers érudits prouve que S. R. n'a jamais disparu des esprits, bien que l'on imagine alors la cathédrale construite sur un tout autre site. En revanche, les ruines appelées à disparaître sous la nouvelle construction ont précocement attisé la curiosité. Dès 1331, l'évêque Francesco Salvestri, effrayé de voir le chantier du *Duomo* s'interrompre, ordonne de creuser sous le sol de sa cathédrale pour y découvrir la dépouille de San Zanobi, premier évêque de Florence, inhumé là cinq cents ans auparavant. Le lieu de découverte est réaménagé en chapelle inférieure (*sacello di S. Zanobi*) et le récit de la découverte des reliques devient une pièce à part entière de l'hagiographie du saint rédigée en 1439-1440. Comme attendu, la découverte dynamise à la fois la ferveur des fidèles et la campagne de construction, mais l'histoire prouve que S. R. était déjà tombée dans l'oubli : bien que les ossements du saint aient été découverts dans l'abside de l'ancienne cathédrale, aucun des acteurs de l'événement ne semble en avoir conscience, alors même que la chapelle inférieure, précisément décrite dans la nouvelle vie du saint, suscite un culte important et sert durablement de lieu d'inhumation des évêques et des chanoines jusqu'à la fin du XIX^e siècle.
- 13 Le philologue Cesare Guasti (1822-1889) dresse, le premier, une connexion entre les deux édifices, idée reprise par l'archéologue Giovanni Poggi (1880-1961) en 1907, pour qui la nouvelle cathédrale est en grande partie construite sur l'ancienne. La chapelle San Zanobi reste, cependant, considérée, à ce moment-là, soit comme une crypte du XI^e siècle, soit comme une abside carolingienne convertie en crypte. La certitude que la structure enfouie sous les deuxième et troisième travées du *Duomo* est effectivement celle de l'abside de S. R. ne s'installe qu'à partir de 1965 lors des fouilles de l'abside demandées quelques années plus tôt par le cardinal Elia Dalla Costa. Ce chantier archéologique, vertement critiqué, fut mené de manière empirique et radicale, cédant à la reconstruction anachronique afin d'ouvrir au plus vite le site au public, sacrifiant ainsi une grande partie du matériel archéologique. Il faut attendre 1969 et la direction des

opérations par John Herrmann – dont F.T. prendra la succession –, pour qu'une démarche stratigraphique soit menée et pour qu'une attention particulière soit portée au matériau archéologique.

La méthode de fouille

- 14 L'accession de l'auteur à la direction du chantier en 1970 est accompagnée d'un systématisme scientifique salutaire. Menées sur l'axe est-ouest du plan précédemment reconstitué dans ses parties orientales, les fouilles adoptent une stratigraphie sur six couches – alors qu'Herrmann en retenait cinq. Le pavement de marbre actuel du *Duomo* est le point zéro de la datation en profondeur. La couche 1 comprend donc ce pavement du XVI^e siècle et le précédent, en brique (1407-1410). La couche 2 est comprise entre les deux pavements gothiques en brique – le premier, disparu, daté de 1296-1300 et le second daté de 1366-1375 – et le sol roman du XI^e siècle. La couche 3 débute à partir de ce dernier pavement. Une couche intermédiaire (3-4) est ajoutée entre le pavement roman et la mosaïque paléochrétienne, datée du VI^e siècle, marquant le début de la couche 4. Intervient enfin la couche romaine, où se superposent des structures du V^e au I^{er} siècle (couche 5).
- 15 Remarquons là une approche constructive de la chronologie adaptée à la particularité du site. Les fouilles de S. R. reconstituent avant tout les étapes de sa destruction et s'opèrent dans le périmètre du monument de remplacement, brouillant ainsi chaque strate. Les six couches majeures indiquent donc non seulement une profondeur, mais également un espace horizontal, un temps et un style artistique, poussant l'auteur à user des termes de « couche » (*layer*) – qui indique une situation physique – et de « phase » (*phase*) – qui se rapporte à une situation chronologique et stylistique, deux termes, du reste, interchangeables.
- 16 La seconde spécificité est l'usage des sépultures comme balises chronologiques fiables et comme marqueurs de triangulation (longitude, latitude et profondeur). Deux tombes renaissantes – dont celle de Filippo Brunelleschi –, soixante tombes gothiques, cinquante tombes romanes, dix tombes datées des VII^e-X^e siècles font ainsi l'objet d'un catalogue raisonné et d'une analyse poussée à chaque étape de la stratigraphie. Notons enfin la volonté d'enregistrer les coordonnées de tous les artefacts – à partir de la grille constituée par le réseau des tombes –, de les conserver et de les classer, méthode archéologique élémentaire et, pourtant, mise en œuvre pour la première fois après cinq années de fouilles.
- 17 Une chronologie relativement précise de l'occupation du site et de son aménagement peut ainsi être envisagée. Une villa romaine témoigne d'une occupation domestique dès le I^{er} siècle, ce que confirmaient déjà les découvertes dans le baptistère. Celle-ci lègue deux murs à l'église postérieure, mais, outre le remploi de structures, une continuité sacrée entre les deux édifices apparaît plus clairement. La villa semble avoir accueilli un sanctuaire chrétien (*Teca*) avant même d'être convertie en église, puis d'être englobée par la *solea*. Si la structure quadrangulaire a effectivement servi de châsse, ce que semblent prouver les ampoules d'huile sacrée retrouvées à proximité, il est permis d'identifier la villa comme celle-là même où saint Ambroise séjourna durant cinq mois en 393 et en 405 – hypothèse développée dans les prochains volumes. La villa subsiste dans son élévation jusqu'au VI^e siècle, avant sa conversion en basilique, nommée par facilité « S. Reparata I »,

bien qu'aucune information n'ait subsisté sur son patronage. Les structures de cet édifice apparaissent dans la couche 4 sous forme d'une nef à bas-côtés couverte d'une mosaïque bien conservée, particulièrement dans l'aile nord. La datation au ¹⁴C de ce pavement suggère une pose entre le milieu et la fin du VI^e siècle, ce que confirme l'étude onomastique des inscriptions mentionnant exceptionnellement les donateurs.

- 18 La couche archéologique des VII^e et X^e siècles n'est pas uniforme et ne livre que des informations confuses. Il reste, toutefois, certain que l'abside fut remplacée au IX^e siècle, remaniement que nous constatons sur plusieurs édifices toscans à la même époque. De nombreux débris de marbre provenant du mobilier liturgique prouvent la réfection intérieure de l'édifice alors que les dix tombes exhumées évoquent l'usage funéraire de la nef.
- 19 Sur ce plan se recompose la S. R. « romane », du XI^e au XIII^e siècle, dont la structure complète est déterminée par les découvertes de 1970-1972. Une mosaïque de pavement, tissant un assemblage de motifs abstraits en ardoise, en pierre et en brique – que l'auteur rapproche stylistiquement de ceux de San Marco de Venise et de la cathédrale de Torcello du XI^e siècle – recouvre un sol en *opus sectile* sur la majorité de la surface de l'église, donnant une unité chronologique à la structure et au changement décoratif. L'édifice était pourvu d'un transept – intégralement dû à la phase romane –, dont les bras accueillent deux chapelles latérales venant flanquer l'abside préexistante, alors que deux tours quadrangulaires latérales contrebattaient l'ensemble du chevet. Le plus gros chantier semble être celui de l'abside, qui, à ce moment, prend la forme d'un chœur surélevé, flanqué de deux escaliers, comme celui de San Miniato al Monte, alors que l'ensemble reçoit un nouveau système de voûtement. L'attribution des escaliers et du dernier étage du chœur à l'épiscopat de Giovanni da Velletri, vers 1230, laisse penser que San Miniato a servi de modèle à S. R., et non l'inverse, comme on l'a longtemps pensé. Ces remaniements des parties orientales s'intègrent par ailleurs au paysage architectural toscan et témoignent des obligations d'optimisation des capacités de l'église, certainement dues à une fréquentation accrue et à une diversification de la liturgie. On sait par exemple que la crypte, détruite en 1366, fut sensiblement élargie durant la phase 3, se voyant ajouter deux salles latérales, alors que son sol était abaissé d'un demi-mètre lors de l'édification des chapelles latérales de l'église supérieure. Le nombre d'autels montait à ce moment de trois à cinq, et une documentation postérieure nous apprend que l'édifice en avait compté jusqu'à douze.
- 20 L'usage funéraire se poursuit : en effet, cinquante tombes ont été exhumées dans le sol, les murs et dans un espace spécialement aménagé dans l'aile sud – actuellement le bas-côté sud du *Duomo*. Deux phases cohabitent alors dans cette couche archéologique : celle que l'auteur nomme « S. Reparata II », qui recouvre les principales structures de l'édifice au XI^e siècle, et « S. Reparata IIa », qui voit quelques adjonctions plus tardives, principalement au XII^e siècle, comme la reconstruction du mur sud et quelques ajouts au niveau du transept.
- 21 La phase gothique (couche 2) révèle que S. R. reste fonctionnelle alors qu'une des plus grandes églises de la chrétienté s'élève tout autour. Aucun ajout architectural ne vient compléter le monument, mais plusieurs campagnes d'embellissement se succèdent entre la fin du XIII^e et le XIV^e siècle, alors même que la destruction de l'édifice approche et, avec elle, celle de ces adjonctions décoratives dans les années 1350-1360. Ces travaux, voués à disparaître, s'expliquent sans doute du fait que la partie occidentale de S. R. porte, dans un premier temps, le plus gros de l'élévation du *Duomo*, alors que la partie orientale reste

presque intacte pendant plus d'un demi-siècle. Outre des peintures à motifs fleuris et abstraits du *trecento* retrouvées dans le sol des absidioles de la crypte (détruite en 1366), la découverte majeure reste celle du *Christ de douleur*, fresque giottesque exhumée en 1965, qui permit l'octroi d'un financement complémentaire pour le chantier des fouilles.

- 22 Pendant cette phase de transition, l'ancienne cathédrale sert d'appui au nouveau *Duomo* et les principaux indices sortis de terre sont ceux de sa destruction. Une deuxième couche archéologique résulte du chantier après 1360 : l'empreinte de S. R. est alors emplie de terres et de débris venant des fosses creusées pour le chantier de S. M. F. On conçoit ainsi un podium artificiel surélevé pour servir de terrasse de fondation au nouvel édifice. Cette couche est comprise entre le sol romain et le sol de briques en chevrons, mis à jour durant les fouilles de 1970-1972 (sol 2a) sur les quatre cinquièmes de S. R., qui servit de transition durant soixante-dix ans (de 1296 à 1366), avant son remplacement par le premier pavement de marbre renaissant. Le précédent sol gothique avait alors disparu sans laisser de trace dans la couche de tout-venant (sol 2b).
- 23 La prospection de la couche renaissante, comprise entre le pavement actuel et le pavement gothique, apparaît comme un sondage ouvert dans la mémoire politique de la cité et fait souvent osciller le propos entre réalité et mythe historique. Le pavement actuel (sol 1a) recouvre un pavement préexistant (1b) à l'origine étendu à l'ensemble du *Duomo* de 1407 à 1439. Ce sol est réapparu pour la première fois en 1966 suite aux dommages causés par les inondations qui demandèrent le démontage des deux tabernacles adossés aux murs latéraux nord et sud dans la travée occidentale. L'histoire du sol 1a (le sol actuel) est cependant plus instructive sur la formation d'une conscience florentine. Deux *topoi* lui sont intimement liés. Le premier en attribue la conception à Michel Ange alors que le second le nomme *pavimento vasariano*, en référence à l'auteur des peintures du dôme. La documentation ne laisse aucun doute sur le commencement du pavement en 1501, soit bien avant que les deux artistes n'aient pu y travailler. Son apparence harmonieuse cache plusieurs étapes de pose sur près de quatre-vingt-dix ans, avec une avancée des travaux d'est en ouest, du maître-autel vers le transept achevé en 1524 pour finir par la nef après une longue pause de 1560 à 1580. C'est sous le sol de ce dernier secteur qu'ont été retrouvés les soixante-six fragments de marbre de la façade détruite en 1587. Une documentation additionnelle atteste de quelques extensions ou réparations entre 1622 et les années 1660. Il fut enfin restauré durant les campagnes archéologiques successives de 1965 à 1980.
- 24 La recherche de l'identité du commanditaire reste stimulante pour l'histoire politique florentine. L'œuvre a souvent été liée à Côme II (1609-1621) en raison d'une inscription le mentionnant (*COSMVS MED. II DVX*), inscription qu'il faut en réalité rapprocher de Côme I^{er}, second duc de Florence (1537-1569). Celui-ci réorganise S. M. F. pour se conformer aux contraintes architecturales et liturgiques promulguées par le Concile de Trente. Il souligne, par la même occasion, le lien entre les Médicis et la cathédrale en attirant l'attention sur certains membres de la famille, notamment Vieri de Médicis (1323-1395), célébré dans les inscriptions d'une rosace de sol, bien qu'il ne semble pas reposer sous la cathédrale. Côme, par la réfection simultanée de S. M. F. et du Palazzo Vecchio, appuie sa succession sur l'engagement de sa famille dans l'histoire de Florence et renforce sa légitimité encore tenue en invoquant l'ancienne république. Il rend ainsi hommage à Vieri, acte de référence moins généalogique que politique, cet ancêtre s'étant illustré comme un garant de la paix publique, lors des troubles de 1393, en refusant le pouvoir que les Florentins voulurent lui donner.

- 25 À ce moment, S. R. a irrémédiablement disparu du paysage monumental et des esprits. Elle est définitivement enfouie sous l'imposante masse de S. M. F. et sa majestueuse mosaïque de pavement, l'ancienne cathédrale réapparaissant, çà et là, comme par réminiscences confuses et bribes d'une histoire disparue. Le nouveau *Duomo* assure, désormais, le rôle de pôle sacré dans la cité, au sein de sa mise en scène politico-religieuse et de la conservation de sa mémoire.

Conclusion

- 26 Le projet d'édition d'une « encyclopédie » de S. R. est donc pleinement réussi et la somme archéologique impressionne par son ampleur, sa précision et la masse de matériel mis à la disposition du lecteur – simple aperçu si l'on envisage l'accès en ligne prochain d'ajouts conséquents. Ce second volume de *The Florence Duomo Project* est assurément un ouvrage magistral, et il ne fait aucun doute que la série, à son achèvement, sera une nouvelle base pour toute étude sur le complexe cathédral. Plus encore, la quantité de données publiées, la méthode de l'auteur et ses conclusions éclairées renouvelleront sans aucun doute les études du bâti toscan et, plus généralement, l'histoire architecturale, sociopolitique et religieuse de la ville italienne, aux périodes médiévale et moderne.
- 27 Retenons donc, en priorité, le souci d'ouvrir au lecteur autant que possible le matériau archéologique exhumé et d'exposer de manière précise la méthode d'investigation archéologique. Celle-ci est, certes, relativement classique, mais relevons un séquençage chronologique beaucoup plus étendu que la simple stratigraphie en profondeur. Pour F. T., la première couche archéologique est constituée des écrits successifs de ses prédécesseurs qui ont tenté de retrouver la mythique cathédrale. Le livre propose, ainsi, bien souvent, une réflexion sur la discipline passant par le recensement exhaustif de l'ensemble des sources historiques. La stratigraphie du chantier est donc avant tout une plongée dans la mémoire florentine : les monuments dont les vestiges font surface, étape après étape, restent des ouvrages vus et vécus par des populations qui en gardent la trace dans leur souvenir, ce qui porte le lecteur à s'interroger, à chaque instant, sur la constitution d'une identité urbaine pouvant traverser les siècles.
- 28 L'auteur livre un ouvrage d'histoire sociale, visant à comprendre ce que les Florentins font de leur passé. Pensons à la campagne de l'évêque Francesco Salvestri en 1331, à sa recherche des reliques de San Zanobi pour animer la dévotion des Florentins, ou encore aux interventions de Côme I^{er} pour mettre à profit le passé de la république dans la reconstruction de la cité. Comment ne pas mettre ces actes politiques en parallèle avec les premières fouilles sur le site, de 1895 à 1897 pendant les grands travaux d'urbanisme, alors que Florence est la capitale éphémère du royaume d'Italie (1865-1870), alors même que l'on tente de reconstituer son passé de cité antique ; avec la campagne de fouilles et de réfection du baptistère (1912-1915), dans lequel fut baptisé Dante selon la *Divine Comédie*, et motivée par l'approche du 600^e anniversaire de la mort du poète (1921) ; ou encore avec l'impact de la découverte des fresques giottesques qui permit de prolonger le chantier de fouilles. Le passé est, avant tout, une construction sociopolitique dont l'archéologue est pleinement l'acteur. L'auteur le sait et il en sera lui-même le témoin. Il relate ainsi, avec un humour masquant difficilement son amertume, la découverte de la tombe de Brunelleschi pendant l'été 1972, qualifiée de « cirque médiatique ». Plus grave, celle-ci est rapidement suivie de la plus « bruyante » découverte du chantier, celle de la tombe de Giotto lui-même, qualifiée cette fois de « canular scientifique » auquel l'auteur

refusa de se joindre. Découverts en 1975, puis objet de polémique en 1985 et en 2000, les soi-disant ossements du peintre furent inhumés à leur emplacement actuel le 6 janvier 2001 à l'anniversaire de sa mort, malgré les réfutations de l'auteur. Celui-ci identifie la tombe dans une zone extérieure entre le *Duomo* et S. R., zone d'où les ossements découverts furent réunis et portés anonymement dans le cimetière communal de Florence, à Trespiano. Ce passage révèle encore la profonde lucidité de l'archéologue sur son travail en concluant :

- 29 « But in another way it gave the excavation perfect closure, since the exploration of S. Reparata had begun seven centuries earlier with the invenzione of the body of St Zenobius. And who are Zenobius, Giotto, and Brunelleschi but top-billing saints in the Florentine pantheon ? »
- 30 On reconnaîtra là, finalement, la dernière compétence de F. T., celle de l'urbaniste pleinement conscient que la durée de vie d'un édifice est identifiable non seulement aux traces laissées par son bâti et son plan au sol, mais aussi à celles laissées dans les consciences et la mémoire des habitants.

Reçu : 31 mars 2015 – Accepté : 27 mai 2015

NOTES

1. Renvoyons à l'ouvrage lui-même et au compte rendu : C. di Fabio, *Bulletin monumental*, 170/3 (2012), p. 277-278.
2. F. Toker, [En ligne], URL : www.franklintoker.com (consulté le 20 février 2015).

INDEX

Mots-clés: archéologie urbaine, Santa Reparata, Santa Maria del Fiore, baptistère San Giovanni, Franklin Toker

Geographical index: Italie/Florence

AUTHOR

MATHIEU BEAUD

Docteur en histoire de l'artArtehis/UMR 6298, chercheur associé